

PIERRE DUMOULIN

**UNE SOUFFRANCE
FÉCONDE**

DE JOB À JEAN-PAUL II



Éditions des Béatitudes

AVERTISSEMENT

La première partie de ce livre est une nouvelle édition, fortement amplifiée et corrigée, d'un « Petit Traité Spirituel » réédité et traduit dans plusieurs langues, mais devenu aujourd'hui indisponible. De nombreux témoignages de personnes touchées par ce premier livre m'ont poussé à reprendre le texte et à le retravailler à la lumière du témoignage qu'a donné Jean-Paul II au monde entier, dans ces dernières années de pontificat.

Ce commentaire du livre de Job voudrait être tout à la fois un enseignement et une méditation, car il est le fruit des deux. J'enseignais en effet le livre de Job à une centaine d'étudiants de la Faculté de Théologie de Lugano alors que ma mère, atteinte d'un cancer généralisé, terminait son chemin sur la terre. J'ai fini le cours quelques semaines après son décès... Il m'a alors semblé utile de publier ce résultat d'une exégèse illuminée par l'expérience. J'ai vu et je rends témoignage que la souffrance peut transfigurer une personne et que cette personne peut, à son tour, sublimer sa souffrance.

Le témoignage que nous a laissé le pape Jean-Paul II est un vivant exemple de cette valeur incomparable de la souffrance offerte. Par son courage, il a donné un démenti flagrant à une culture qui prône la jeunesse, la force, le bien-être et la santé comme les seules valeurs et qui cache les infirmités, la faiblesse, la vieillesse, la souffrance et la mort. Dans un monde qui, dès avant leur naissance, élimine les personnes handicapées, infirmes, diminuées, trisomiques, il a montré que l'homme n'est jamais aussi grand que lorsqu'il souffre. Lorsque les symptômes de sa maladie devinrent impossibles à cacher, il déclara : « Maintenant commence la partie la plus importante et la plus féconde de mon pontificat. » Le pape Jean-Paul II a considérablement revalorisé l'image de la maladie et de la vieillesse par sa détermination à vivre jusqu'au bout son ministère. Qui ne garde en mémoire les inoubliables instants où, apparaissant à la fenêtre de la place Saint-Pierre pour la dernière fois, il voulut s'adresser à la foule, mais aucun mot ne sortit de son gosier, alors il frappa avec violence son pupitre avant de bénir la foule, les yeux embués de larmes. Le monde entier en a été bouleversé.

J'ai eu la grâce de rencontrer plusieurs fois en privé le pape Jean-Paul II au cours de son pontificat. Chacune de ces rencontres a profondément marqué

ma vie. Mais c'est surtout la dernière rencontre qui reste gravée à jamais dans mon cœur de prêtre : il m'a été possible de lui servir la messe et de concélébrer avec lui dans sa chapelle privée, le jour de la saint André, patron de l'Église d'Orient, quelques mois avant sa mort. Profondément affaibli par sa maladie, mais parfaitement lucide, il continuait néanmoins à s'agenouiller à tous les endroits prescrits. Son regard étonnamment vif fixait l'Eucharistie avec un amour bouleversant. Au-delà du tremblement qui épuisait son corps, une présence impressionnante émanait de toute sa personne. En adoration devant son Dieu, il était devenu, à l'image du Christ, un intercesseur pour toute l'humanité. Il était, plus que jamais, le Pape.

Et ce pape était Job vivant au milieu de nous...

Baraboïe, Kazakhstan
Dimanche de la Passion 2010

POURQUOI SOUFFRIR ? LA RÉPONSE DE JOB

1 – L’histoire de Job, notre aventure

Face au drame de la souffrance aveugle qui frappe les innocents, l’homme, en quête d’une réponse, interroge et s’interroge depuis la nuit des temps. Mais les raisonnements sont impuissants à expliquer le mystère de la fragilité humaine face auquel s’effondre tout désir d’absolu, d’éternité et surtout de justice. La souffrance ne s’explique pas, c’est elle qui nous dévoile à nous-mêmes.

Qui n’a jamais éprouvé sa petitesse aux côtés d’un être cher qui s’éteint ? Un sentiment de révolte, d’abord, le cri de l’âme blessée dans sa dignité... « *Lorsqu’il la vit pleurer et pleurer les juifs qui l’avaient accompagnée, Jésus frémit dans son esprit et fut troublé profondément. Il dit : “Où l’avez-vous mis ?” Ils lui dirent : “Viens et*

vois." *Alors Jésus pleura...* » (Jn 11, 33-35.) Face à l'absurde, à la souffrance et à la mort, jaillit, tout naturellement, la question : « Pourquoi ? » Et lorsque la souffrance nous rejoint, attaquant sournoisement toutes les défenses vitales, s'insinuant dans nos nuits, rongéant un à un tous les fils de nos espérances, alors s'infiltré avec elle la hâte d'en finir, l'attrait du néant, le terrible désir de n'être plus... « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mt 27, 46.) La Bible aurait-elle une réponse à donner à ce qui nous apparaît comme un mystère et parfois une injustice ? Osons ouvrir le livre de Job...

Ce livre est une sorte « d'opéra » où plusieurs voix interviennent, tantôt en solo, tantôt en chœur, laissant place aux silences qu'on ne saurait écrire, mais qui jaillissent, naturellement, dans le cœur du lecteur. Il n'a pas été écrit d'un seul jet : au cours des siècles, l'Esprit a suscité au cœur des hommes diverses tentatives qui, ensemble, ébauchent une réponse au mystère de la souffrance.

Cet approfondissement s'est fait, non en inventant de nouveaux épisodes, mais comme par un dynamisme intérieur : le livre ne comportait à l'origine que les premiers versets (Jb 1, 1-2, 10) et ceux de la finale (Jb 42, 7-17). Ce texte primitif était une sorte de conte affirmant simplement que

Dieu n'abandonne jamais ses fidèles et ne laisse pas longtemps souffrir les justes. Il met en scène un héros du temps jadis, censé vivre à l'époque des patriarches, aux confins de l'Arabie et des déserts d'Edom, région célèbre pour la sagesse de ses Anciens. Job est un sage exemplaire qui est resté fidèle à son Dieu, malgré les terribles épreuves auxquelles il a dû faire face. Rédigé en prose, le récit traditionnel a intégré au fil des siècles plusieurs poèmes sapientiaux. Un auteur a d'abord introduit trois longs cycles de discussions où des sages, amis de Job, tentent vainement de lui démontrer qu'il est coupable et que sa souffrance est une punition divine (chapitres 3 à 26). À la fin de ces dialogues, Dieu se manifeste à Job et fait taire tout le monde (chapitres 38-42, 6).

Par la suite furent encore ajoutés de magnifiques poèmes : les deux monologues de Job (chapitres 27 et 29-31), le discours d'un autre sage, Élihu (chapitres 32-37) et, en dernier, le chapitre sur la sagesse introuvable (28). Si le corps du livre est daté par beaucoup du V^e siècle av. J.-C., en période perse, plusieurs éléments, comme la comparaison avec le livre de Baruch et d'autres textes de l'époque hellénistique laissent penser que ce dernier poème est venu clore le livre au début du

III^e siècle. Le texte en prose, cependant, pourrait remonter à une période beaucoup plus ancienne, voire au VIII^e ou IX^e siècle avant notre ère. Chaque époque a donc respecté les précédentes, proposant un nouvel élément de réponse, contredisant les solutions simplistes : il n'est pas vrai que Dieu donne sur la terre le bonheur aux justes ; non, la souffrance n'est pas une punition ; l'homme, aussi sage soit-il, ne pourra jamais comprendre avec sa seule raison le mystère qui, un jour ou l'autre, finira par l'écraser... et pourtant, il n'a pas le droit de fuir la question qui l'assaille.

À travers ces lignes, de retouches en ajouts, un visage se dessine : celui du Christ crucifié, vainqueur de la mort. Lorsque Dieu s'incarnera et endossera toute notre misère, le mystère de la souffrance prendra un visage humain, un visage d'amour. Dans le livre de Job, ce visage n'est qu'ébauché, mais le vieux sage annonce ou, mieux, décrypte le mystère que Jésus accomplira un jour sur la croix. Tragédie de l'Innocent offert à l'œuvre de la grâce, du Cœur broyé, façonné, transfiguré pour le salut de tous :

« C'est lui qui, aux jours de sa chair, a présenté avec un grand cri et dans les larmes, des prières et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort et a été exaucé en raison de sa piété. Tout fils qu'il était, il a appris par ses souffrances

l'obéissance et après avoir été rendu parfait, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel. » (He 5, 7-9)

Comme tous les textes de l'Écriture, c'est à la lumière du Christ que le livre de Job trouve tout son sens, car « *toutes les Écritures me rendent témoignage* », dit Jésus (Jn 5, 39).

2 – Une lecture sur deux niveaux

Qui est Job ? « Monsieur Job », en tant que tel, a sans doute existé, mais la Bible ne prétend pas raconter l'histoire d'un individu dont l'existence se perdrait dans la nuit des temps. Que nous importerait les mésaventures d'un homme parmi tant d'autres, vestige d'une civilisation disparue et vivant il y a plus de deux mille cinq cents ans, aux confins du Proche-Orient ? Ce qui nous importe, c'est de trouver une réponse au drame de l'humanité.

De tout temps, l'homme s'est reconnu dans ce personnage car, à un moment ou à un autre de son existence, il éprouve ce que Job ressent : l'incapacité radicale de contrôler sa vie et l'absurdité de toute parole humaine face au mystère de la finitude, de la maladie, de la vieillesse, de la mort. Constaté un état de fait ne suffit pas ; rien n'est stérile dans

le royaume de Dieu : la souffrance peut devenir un chemin de dépassement de soi, elle peut libérer de l'esclavage de l'égoïsme et de l'autosuffisance, ouvrir le cœur à une rencontre... À condition de ne pas la fuir ou la nier, mais de l'assumer comme un creuset de l'être, un travail intérieur qui mène à la découverte de soi-même et donc de Dieu... Au-delà de toute solitude, une Présence se dessine.

Le dépouillement à travers lequel Job est conduit est une épreuve incontournable pour celui qui va à la rencontre de Dieu. Il est une voie de libération et d'abandon confiant. Job parcourt le chemin intérieur par lequel Dieu mène l'homme à la nudité absolue de Pâques pour lui permettre de renaître :

« Nu, je suis sorti du sein maternel, nu, j'y retournerai. Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris : que le nom du Seigneur soit béni ! » (Jb 1, 20.)

Non seulement Job, mais tous les personnages du livre sont en nous. Les sages qui interviennent au fil des versets incarnent divers *aspects* de notre fonctionnement mental et religieux qui tente de justifier avec des raisonnements humains le mystère du mal physique. Ils attribuent à Dieu, le Juste par excellence et la Cause finale de toute chose, une justice qui le rend cruel. Ils cherchent à le défendre et s'enfoncent ainsi dans

la contradiction : la souffrance est le remède à l'injustice humaine... donc celui qui souffre est coupable ! Ils butent sur le même mystère qui a mis Pierre en opposition à Jésus quand celui-ci a annoncé sa souffrance et sa mort :

« Jésus commença de leur enseigner : “Le Fils de l’homme doit beaucoup souffrir, être rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, être tué et, après trois jours, ressusciter” ; et c’est ouvertement qu’il disait ces choses. Pierre, le tirant à lui, se mit à le morigéner. Mais lui, se retournant et voyant ses disciples, admonesta Pierre et dit : “Passe derrière moi, Satan ! car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes.” Appelant à lui la foule en même temps que ses disciples, il leur dit : “Si quelqu’un veut venir à ma suite, qu’il se renie lui-même, qu’il se charge de sa croix, et qu’il me suive. Qui veut en effet sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l’Évangile la sauvera. Que sert donc à l’homme de gagner le monde entier, s’il ruine sa propre vie ? Et que peut donner l’homme en échange de sa propre vie ?” » (Mc 8, 29-37.)

La souffrance est peut-être ce qui nous rappelle le vrai sens de la vie en nous libérant des illusions et des mensonges. « Le but de la vie chrétienne, c’est d’apprendre à aimer », affirme saint Bernard. Mais qu’est-ce qu’aimer ? « Aimer, c’est tout donner et se donner soi-même », répond Thérèse de Lisieux. Or « il n’y a que deux amours, écrit

saint Augustin : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu et l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi ¹. » Le véritable amour exige tout, et c'est pourquoi il fait souffrir l'ego, ce faux « moi » qui prend la place de l'enfant de Dieu au cœur de chacun. En fin de compte, l'amour seul donne sens à la vie, étant éternel : « Au soir de la vie, nous serons jugés sur l'amour. » (Saint Jean de la Croix)

Les vraies souffrances sont rares. Une grande part de la souffrance est égoïste et subjective : l'esprit de l'homme souffre-t-il ? C'est cette subjectivité, ce perpétuel repli sur soi, qui empêche de découvrir la Joie parfaite à laquelle le Christ nous convie dès maintenant, par-delà la souffrance. On ne se libère de soi-même et de sa souffrance qu'en changeant de « centre de gravité », en aimant quelqu'un plus que soi-même. Alors même la souffrance devient offrande de soi par amour, comme une mère ne craint pas de souffrir pour le bien de l'enfant qu'elle aime plus que soi-même. Si l'objet de notre amour est Dieu, si c'est Lui que nous aimons plus que nous-mêmes, la souffrance demeure, mais elle est transfigurée. Cependant, recentrer son existence sur plus grand que soi, mettre Dieu au cœur de sa vie, n'est pas une petite

1. St Augustin, *La Cité de Dieu*, XIV, 28,1.

affaire, c'est le travail d'une vie entière. Suivons pas à pas le chemin que trace l'Esprit Saint dans le livre de Job pour nous conduire au cœur du mystère de la souffrance dont la « face cachée » est l'accueil de l'Amour infini...

Invitation à la réflexion

Cette première approche nous invite à nous poser bien des questions... d'abord sur notre relation avec le mystère de la souffrance. Si nous avons pris ce livre, c'est peut-être parce que nous avons peur d'elle ? Ou bien parce que nous commençons à faire avec elle un nouveau chemin de vie ?

Le chrétien regarde la croix en face. Avec le Christ, il n'a pas peur de l'assumer, mais il se sent faible et a besoin d'aide. Il sait que la force lui sera donnée à la mesure des épreuves. Passer sa vie à fuir la souffrance et la croix, c'est peut-être, tout simplement, fuir la vie. Sans masochisme, on peut, par amour du Christ et des autres, accepter à l'avance toutes épreuves et les offrir en union avec le Christ... Sachant bien que « *Dieu ne permet pas que nous soyons éprouvés au-delà de nos forces* » (1 Co 10, 13). Mais quel est le centre de gravité de nos vies ? La logique des béatitudes : « *Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés* » (Mt 5, 5) est-elle la nôtre ?... Où mettons-nous